Document generated on 06/06/2025 4:57 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les jours où j'ai connu la vieille Underwood et toute la bande des automobiles

Raymond Plante

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13711ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Plante, R. (1998). Les jours où j'ai connu la vieille Underwood et toute la bande des automobiles. *Moebius*, (77), 87–93.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Raymond Plante

Les jours où j'ai connu la vieille Underwood et toute la bande des automobiles

(Ceci est un extrait de mon prochain roman qui paraîtra vraisemblablement en 1999. Mon père en est le cœur. L'épisode se déroule au début des années 50.)

Mon père travaillait chez Pierre Mercier inc., rue Saint-Denis. Le magasin se reconnaissait facilement, il était fort différent des autres commerces. Et pas tellement attirant. Dans les larges vitrines, on pouvait voir une table d'examen garnie de ses harnais mystérieux, le plus récent modèle de civière sur roues, un assortiment de béquilles et de cannes de toutes les tailles, un fauteuil roulant dernier cri, l'annonce cartonnée et explicite d'une compagnie de bandages, des haricots et des bassines en acier inoxydable, différents instruments chirurgicaux, des éprouvettes, des tubes et des sacs de caoutchouc. Bref, tout ce qu'il fallait pour torturer les gens au nom de la santé et pour équiper les hôpitaux ou les cliniques. Ça donnait froid dans le dos, mais conservait l'avantage d'être précis. Un badaud n'entrait pas là pour s'amuser. La seule annonce qui me plaisait montrait un gamin de mon âge, affublé de taches de rousseur, aussi roux que j'étais blond. Il tenait un rasoir à la main et avait le visage plein de sparadraps posés en croix. Il avait voulu imiter son père. Malgré cela, il souriait, preuve que les sparadraps dont j'oublie le nom réparaient tout.

À l'intérieur du magasin, le patron avait son bureau fermé et sa secrétaire sérieuse. En chemises blanches, quelques commis travaillaient, la plupart du temps assis à des tables où s'accumulaient diverses paperasses et des catalogues spécialisés. Ils s'appelaient Edmond Lapierre, Guy Goulet. Il y avait aussi Lucette, dont les cheveux

étaient toujours bien coiffés et les lèvres brillantes de rouge à lèvres.

Le domaine de mon père se trouvait à l'arrière du magasin: c'était l'entrepôt. Lui, en qualité de responsable de l'expédition, il portait une chemise bleue, identifiée au-dessus de la poche au nom de son employeur. Il préparait les commandes et empaquetait soigneusement la marchandise. À bord de la camionnette Chevrolet grise, il se rendait ensuite au bureau de poste porter les colis adressés aux établissements éloignés. Ceux de Montréal et des environs, il s'en occupait. Il était aussi le livreur de la compagnie.

Il travaillait seul dans son département qui, à mes yeux, était le plus important. Comment la boutique aurait-elle prospéré si personne n'avait acheminé la marchandise vers les clients? Cela l'amenait à connaître plein de gens dans les hôpitaux. Des médecins, des infirmières, des gardiens de sécurité et souvent des bonnes sœurs dont c'était l'une des deux grandes spécialités: soigner les malades et diriger des écoles.

Un autre bon côté de chez Pierre Mercier inc.: c'était situé près de notre logement de la rue Drolet, permettant à mon père de venir manger avec nous, le midi. Il vivait alors ses années de grande patience, je crois. Le fait d'avoir trois enfants en bas âge lui donnait, pour la première fois peut-être, un but. Je ne sais pas. En tout cas, je sais qu'il prenait toujours le temps de s'arrêter à chacun d'entre nous. Et souvent, pour soulager ma mère, il m'emmenait «travailler» avec lui pour l'après-midi. J'étais le plus vieux, le plus raisonnable. Je pouvais m'occuper tout seul, sans nuire à la besogne qu'il devait accomplir dans son entrepôt.

C'est là que j'ai connu la vieille Underwood. Oui, déjà vieille à l'époque. Une rescapée en quelque sorte. Depuis quelques années, les secrétaires tapaient sur des machines plus modernes, au design arrondi. On avait laissé la lourde Underwood à mon père. Il ne s'en servait que pour dactylographier ses étiquettes. Elle était juchée au bout du comptoir surélevé où il faisait ses paquets. Pour l'atteindre, il fallait me hisser sur un haut tabouret.

Une fois devant le monstre noir, je l'apprivoisais en effleurant ses touches. Trop légèrement pour commencer... puis de plus en plus fort. Le mécanisme répondait bientôt à l'appel et les lettres s'alignaient sur la feuille que mon père avait installée dans le chariot mobile.

J'aimais le bruit de cette machine. Ses «clac» secs qui se mêlaient aux déchirements de papier kraft que mon père arrachait d'un large rouleau ou au jeu de ses ciseaux. J'aimais l'odeur de la colle mouillée sur ses bandelettes. J'aimais même le clignotement irrégulier du fluorescent bleu. L'univers se résumait à cet entrepôt au cœur duquel je connaissais mes premiers tête-à-tête avec les lettres.

Mon père faisait ses emballages. Moi, je tapais à la machine. Je ne savais pas lire, encore moins écrire. Mais j'ai rapidement compris un principe essentiel chez les mots: écrire une lettre à la fois. Cette Underwood n'agissait pas autrement.

Un doigt... une touche... une lettre...

Si par gaucherie mon index glissait entre deux touches, les tiges s'emmêlaient devant le chariot. Mon père abandonnait ses paquets pour les replacer. Le jeu recommençait.

Il était patient. Tout de même, ça m'embêtait de le déranger. Alors j'ai appris à replacer les touches moi-même... en me tachant les doigts.

La mécanique était fascinante, le monde des lettres, drôlement intéressant.

Ce qui m'intriguait aussi, c'était cette touche spéciale, presque double, celle-là même qui permettait de produire des lettres plus grosses quand je la maintenais enfoncée.

— Les majuscules, dit mon père en collant une large étiquette sur son paquet parfaitement carré.

Les majuscules! Des signes plus clairs, plus définitifs!

Bientôt, j'ai pu inventer de véritables séries de lettres parfaitement alignées, créer des espaces en écrasant la très large touche et, au tintement de la clochette, changer de ligne en repoussant le levier métallique de la gau-

che vers la droite, ce qui faisait tourner le rouleau. Et le chariot se déplaçait fidèlement.

C'était donc ça, écrire.

À l'école, quelques mois plus tard, l'écriture m'a paru compliquée pour rien. Pourquoi reproduire au crayon à mine des séries de e, de i ou de a tous penchés du même côté, en imitant un modèle parfait, alors qu'une machine réussissait beaucoup mieux l'opération d'une simple pression des doigts?

Autre fascination chez cette lourde machine: le tout petit levier au bout arrondi permettant de changer la couleur. Passer du noir au rouge, du rouge au noir, en actionnant une minuscule manette. Incroyable! Et la déception quand, par erreur, je plaçais la manette en position neutre. Les frappes résonnaient encore mais aucune lettre ne venait marquer la feuille.

— Pourquoi ça marche plus?

Mon père, toujours à ses paquets, m'expliquait:

— Pour économiser le ruban.

— Qu'est-ce que ça donne, économiser, si ça n'écrit plus du tout?

Mon père ne répondait pas à toutes mes questions.

J'ai tout expérimenté sur cette Underwood: placer une feuille bien droite, dérouler le ruban salissant, ouvrir le coffret aux mystères où les frappes, disposées en éventail, se cachaient. J'ai surtout appris à être content d'une page bien remplie. Le merveilleux dessin d'un discours incompréhensible sur une feuille à conserver dans mon tiroir. Désormais, je connaissais les secrets mécaniques d'une machine extraordinaire.

Quand mon père avait terminé ses emballages, la deuxième étape de l'aventure commençait, non moins intéressante pour moi.

Il ouvrait la porte de l'entrepôt, m'installait au volant de la camionnette pendant qu'il disposait ses paquets dans la cabine arrière. Nous pouvions prendre la route d'un hôpital à l'autre.

Souvent, je m'assoyais sur le siège du passager. Mais la plupart du temps je me tenais debout devant la banquette, le menton contre le tableau de bord, le nez dans le pare-brise pour mieux voir la rue. Je sens encore la

main de mon père contre mon ventre quand il devait freiner. Les voitures n'avaient pas de secrets pour lui, il pouvait deviner les moindres mouvements de celles qui nous précédaient.

Il m'expliquait, comme si je devais déjà tout comprendre, la bonne manière de conduire, où regarder pour trouver les noms des rues, la signification des panneaux de signalisation, les feux de circulation. Tout. Parce que la route était importante, elle avait toujours fait partie de sa vie.

Pour moi, le plus fascinant, c'était de découvrir toutes les sortes de voitures différentes qui roulaient dans Montréal. Les modèles étaient tellement diversifiés en ce début des années cinquante. Chaque automobile avait une allure, une figure. En roulant, mon père me montrait un véhicule inconnu, l'identifiait. Aussitôt, j'associais le nom à un trait particulier de l'auto. Souvent, c'était son visage. La superbe tête d'Indien de la Pontiac et les quatre fines lignes de chrome parallèles qui traversaient le capot d'un bout à l'autre. La Ford avait un gros noyau planté au milieu de la gueule. La Buick souriait de sa large grille avant, fourmillante de dents, alors que la Chevrolet montrait ses crocs. La Plymouth arborait un grand voilier à la proue, la Dodge, un buffle qui fonçait. La De Soto me semblait plus pointue. La Studebaker, plus petite, avait un nez d'avion. Les petites voitures étaient rares. C'étaient des «bébés Austin». Dans ma tête, toutes ces distinctions s'imprimaient à une vitesse folle.

Les rues de Montréal devenaient le domaine privilégié de mes yeux. J'aimais le bruit des moteurs, le rugissement des camions – Fargo, GMC ou Mack avec leur bulldog – qui semblaient faire la loi parmi cette cohorte grouillante, dans ce western d'asphalte et de ciment où les tramways se faufilaient en tintinnabulant.

Pendant que mon père allait porter ses paquets dans les hôpitaux, je prenais sa place derrière le volant. Je jouais à conduire. Avec ma bouche, je reproduisais le ronronnement du moteur, son rythme, ses pauses marquant les changements de vitesse, le grincement des freins quand je devais arrêter.

Quelquefois, pour mon plus grand malheur, il voulait que je l'accompagne à l'intérieur d'un hôpital. L'odeur de l'éther me donnait mal au cœur. Je préférais mille fois attendre dans la camionnette. Je m'inventais des routes, des itinéraires qui n'allaient pas plus loin que les rues encombrées de la ville. Je dépassais les autos, je klaxonnais, je contournais les nids-de-poule ou les taxis stationnés en double, j'empruntais des rues perpendiculaires.

Si je détestais l'odeur des hôpitaux, j'adorais les effluves de l'essence. Quand nous faisions le plein, je respirais à pleins poumons. Je restais en sécurité dans la camionnette grise. L'odeur de l'essence me rassurait, le voyage se poursuivrait encore. Qu'il pleuve, que le soleil plombe, qu'il neige, nous livrerions nos colis. Nous roulerions entre les autos dont je connaissais le nom et même, au bout de quelque temps, l'année de fabrication.

Au terme de ce fabuleux voyage, nous revenions au magasin. Et, à cinq heures, mon père allait reconduire deux ou trois commis, selon les jours.

Devant eux, rien ne lui faisait plus plaisir que de me confier le rôle de chien savant. Je devais faire la démonstration de ce que j'avais appris.

— L'auto bleue, là-bas, qu'est-ce que c'est?

— Une De Soto. L'autre à côté, une grosse Cadillac. Devant, c'est une Lincoln.

— Et celle-là?

— Une «station wagon».

Ça, c'était le piège.

— Quelle sorte de «station wagon»?

— Chevrolet.

— C'est ça.

Mon père respirait la fierté. J'étais content. Les chiens savants ne se plaignent pas tous.

* * *

Est-ce l'effet du hasard ou l'articulation naturelle des petits destins? Moi, son fils qui aime écrire et qui gagne la plus grande partie de sa vie en jouant avec les mots, je trouve ici réunies la machine à écrire sur laquelle je pioche abondamment et la route que j'aime parcourir.

Aujourd'hui, c'est au volant, en avalant des kilomètres insensés, en me laissant hypnotiser par les lignes imprimées sur l'asphalte ou par le défilé des paysages que je piège les idées, les scènes, l'ombre des personnages ou la saveur du monde. Ces pans de la vie, extirpés de la route, je les transforme en mots jetés sur l'écran, puis le papier. Ce sont des lettres alignées auxquelles je tente de donner un sens sur cette variante de la vieille Underwood, le Mac lumineux, machine parmi les machines.